

ELENA PONIATOWSKA

Leonora

roman traduit de l'espagnol (Mexique)
par Claude Fell

ACTES SUD

CROOKHEY HALL

Sur la nappe de la table de la salle à manger les assiettes s'agrandissent et les quatre enfants, Patrick, l'aîné, Gerard et Arthur prennent du porridge au petit-déjeuner ; Leonora en a une sainte horreur mais la nurse, Mary Cavanaugh, dit qu'au centre de l'assiette d'avoine elle découvrira le lac Windermere, le plus beau et le plus grand d'Angleterre. Alors la fillette, cuillère à la main, mange les flocons d'avoine à partir du bord, elle commence à entendre l'eau et elle voit le friselis des vaguelettes à la surface car elle a atteint le Windermere.

Des yeux verts des trois garçons, ce sont ceux de Gerard qu'elle préfère parce qu'ils sourient.

La salle à manger est sombre, de même que le reste de Crookhey Hall. Depuis qu'elle est petite, Leonora est familière de la suie. Peut-être bien que la Terre n'est qu'une immense cheminée. La fumée des usines textiles du Lancashire accompagne ses jours et ses nuits et son père est le roi de la noirceur, le plus noir de tous, celui qui sait faire des affaires. Les hommes qu'elle voit dans la rue sont charbonneux eux aussi. Son grand-père a inventé la machine qui fabrique le Viyella, un mélange de coton et de laine, et Carrington Cottons est une autorité dans la région dont elle pollue l'air de ses cendres. Quand son père, Harold Wilde Carrington la vend à la firme Courtaulds, il devient le principal actionnaire d'ICI, Imperial Chemical Industries.

À Crookhey Hall il faut beaucoup marcher pour aller d'un endroit à un autre. La maison gothique est habitée par les Carrington, Harold le père, Maurie la mère, Gerard, le frère pendu aux basques de Leonora et son compagnon de jeu, ce qui n'est

pas le cas de Patrick, trop âgé, ni d'Arthur, trop petit. Deux chiots scotch-terriers partagent leurs loisirs, *Rab* et *Toby*. Leonora s'accroupit devant *Rab* pour le regarder dans les yeux et son nez frôle le museau du chien.

— Tu marches à quatre pattes? – lui demande sa mère.

Leonora lui souffle en pleine face et *Rab* la mord.

— Pourquoi fais-tu cela? Il pourrait te laisser une cicatrice – s'alarme la mère.

Si les adultes demandent aux enfants pourquoi ils font une chose ou une autre, c'est parce qu'ils ne savent pas pénétrer dans cette contrée mystérieuse que partagent les enfants et les animaux.

— Tu es en train de me dire que je ne suis pas un animal? – demande, ébahie, Leonora à sa mère.

— Si, tu es un animal humain.

— Je sais que je suis un cheval, maman, à l'intérieur de moi je suis un cheval.

— En tout cas tu es une pouliche, tu as la même impétuosité, la même force, tu fonces sur les obstacles et tu les franchis, mais ce que je vois devant moi c'est une petite fille toute de blanc vêtue avec une médaille autour du cou.

— Tu te trompes, maman, je suis un cheval déguisé en petite fille.

Tartare est un cheval de bois sur lequel, depuis toute petite, elle se balance plusieurs fois par jour. “Galope, galope, *Tartare*.” Ses yeux noirs étincellent, son visage s'effile, ses cheveux sont les crins d'un coursier, les rênes claquent furieusement autour de son cou, qui s'allonge.

— Prim, descends maintenant – demande Nanny. Tu es là depuis longtemps. Si tu ne mets pas pied à terre, c'est à toi que ton père va venir passer un mors entre les dents.

Ses enfants ont peur de Harold Carrington. Ils vivent à part, leur royaume est la nursery, et ils saluent leurs parents une fois par jour. Parfois les adultes les requièrent à l'heure du thé dans le salon ou la bibliothèque. Ils n'ont la permission de parler que si on les interroge. “Avec du citron ou avec du lait?”, demande leur mère tout en soulevant de son bras droit la théière de Sheffield. Elle a la curieuse habitude de dire : “Il y a par ici quelqu'un qui vient de tacher sa robe... Il y a par ici quelqu'un qui aspire son

thé... De l'encre noire s'est glissée sous les ongles de quelqu'un que je vois en ce moment... Il y a par ici quelqu'un qui montre du doigt... Il y a par ici quelqu'un qui heurte l'intérieur de sa tasse avec sa cuillère... Il y a par ici quelqu'un qui ne se tient pas droit sur sa chaise..." et les quatre frères et sœur se redressent à l'unisson. Leonora voit passer les domestiques comme des courants d'air, ils ne lui parlent pas, ou à peine. Seuls lui adressent la parole l'institutrice française, Mlle Varenne, la nurse, et le tuteur de ses frères, qui lui enseigne le catéchisme à elle aussi.

Certes, les adultes demandent : "Comment vont tes études? Pourrais-tu me lire un passage à voix haute?" Les bonnes manières se tassent contre les murs, les grands miroirs, les tabourets, les tasses de thé bouillant qu'il faut tenir droites en les portant à sa bouche, les tableaux des ancêtres incapables du moindre clin d'œil complice. Ici tout est cassable, il faut faire attention à l'endroit où l'on met les pieds et rester sur ses gardes.

— Leonora, pourrais-tu me parler de tes progrès en classe?

Harold Carrington la regarde avec sympathie. Il apprécie son intelligence. Leonora récuse le discours des adultes, ce qui le surprend. Il la suit des yeux le long des couloirs de Crookhey Hall : il la trouve gracieuse. Pour elle il ne ménagera ni ses efforts ni son argent.

Les cours s'égrènent interminablement, comme les grains du chapelet. Mr Richardson, un petit gros, torture Leonora avec son cours de piano, deux fois par semaine. Les longs doigts de la fillette atteignent une octave, ce qui permet au professeur d'assurer à Maurie que sa fille peut parvenir à être une bonne pianiste. Chaque fois que Richardson penche la tête sur le clavier, ses toutes petites lunettes tombent et Leonora les cache jusqu'à ce qu'il l'implore de les lui rendre. Ensuite viennent les cours d'escrime et de danse, qui se ressemblent : il faut sauter en arrière et en avant, et faire mouche. Elle préférerait courir dans le jardin avec ses frères, plutôt que de suivre des cours de couture ou de broderie, et de rage elle se pique le bout des doigts parce qu'on ne l'autorise pas à sortir.

Toute l'aile droite de la maison appartient aux enfants, Harold et Maurie les confient à l'institutrice et à la nurse. Mlle Varenne mange à la même table que ses parents, tandis que la nurse irlandaise

passé ses jours et ses nuits avec les enfants, qui l'adorent. Bien qu'elle soit petite et frêle, il est réconfortant de s'appuyer sur son épaule ou son giron. Elle les fascine avec ses histoires d'êtres minuscules : les *sidhes*.

— Pourquoi je ne peux pas les voir, Nanny ?

— Parce qu'ils vivent sous terre.

— Ce sont des nains ?

— Des esprits qui prennent corps et sortent à la surface.

— Mais, pourquoi vivent-ils enterrés ?

— Parce que les Gaëls sont arrivés d'Espagne, commandés par Míl Espáine, et ils ont conquis l'Irlande. Alors les *sidhes* sont descendus au fond de la Terre pour se consacrer à la magie.

— Si les *sidhes* étaient tout petits je pourrais les voir, puisque je vois tout, Nanny.

— Personne n'a réussi à voir le très petit, Leonora, pas même les scientifiques avec leurs microscopes : "*Big fleas have little fleas / upon their backs, to bite them. / Little fleas have lesser fleas / so on ad infinitum.*"

Les *sidhes* sautent sur la table où Leonora fait ses devoirs, ils se glissent dans la baignoire où elle prend son bain, dans son lit quand elle se couche. Leonora leur parle à voix basse : "On va descendre ensemble au jardin, accompagnez-moi", "Mlle Varenne est une peste, aidez-moi à la faire disparaître", "On en a soupé de ses participes passés et de ses subjonctifs." C'est bien une Française.

— *Elle nous casse les pieds*^{*1} – dit Leonora. *She's breaking our feet* – traduit-elle à sa mère. "*Que tu voulusses, que nous fîmes, que vous fîtes**", tous ces temps verbaux, les Français eux-mêmes ne les utilisent plus.

Les *sidhes* sont même de meilleurs amis que Gerard : ils ont dévoré tous les deux Jonathan Swift, mais Gerard ne veut plus jouer aux lilliputiens, ni demander audience à l'empereur Blefescu. Les petits hommes qui sortent de terre conseillent Leonora, mais plus Gerard, et ils n'ont rien à voir avec l'Alice de Lewis Carroll, ni avec Beatrix Potter qui porte Peter Rabbit, son lapin, sous le bras. Tout cela est bon pour les petites filles. Les

1. Les mots en italique suivis d'un astérisque sont en français dans le texte. (*Toutes les notes sont du traducteur.*)

sidhes sont les plus savants au monde, plus savants que le grand poisson dans l'étang, ce qui n'est pas peu dire, car le poisson sait tout. La fillette s'arrête sur le bord et il lui dit que tout va s'arranger et les reflets d'argent de son dos l'illuminent. Avec l'aide de Nanny, évidemment.

— Puis-je te poser une question à laquelle personne n'a jamais pu me répondre ?

— Pose-la.

— Quand mon père va-t-il mourir ?

— Ça, je n'en sais rien.

— Nanny, pourquoi devons-nous dormir la nuit ?

— Parce que tout est trop sombre pour qu'on puisse faire quoi que ce soit.

— Les chouettes, elles, le peuvent, les chauves-souris aussi. J'ai toujours voulu dormir accrochée par les pattes comme une chauve-souris.

— Oui, c'est une très bonne position, le sang circule bien dans la tête – approuve Nanny.

Pendant la nuit, Leonora la réveille :

— Je vois un enfant sans habits assis sur une branche du frêne et il m'appelle.

Nanny se lève et se penche à la fenêtre :

— Il n'y a personne.

— Je dois aller le chercher, il va geler sous le soleil blanc.

— Le frêne est le plus grand et le plus beau des arbres de la planète, il plonge ses racines dans la mer, ses branches soutiennent le ciel et, de même que le chêne et l'aubépine, les fées l'habitent et il n'accepterait aucun enfant sans leur permission – lui dit Nanny en s'asseyant au bord du lit pendant que la fillette se rendort.

La même chose se produit quand elles vont marcher autour de Crookhey Hall :

— J'ai vu un enfant qui m'a tendu sa petite main, une main minuscule, et j'allais lui donner la mienne quand il a crié et il s'est volatilisé.

— Je ne vois rien, Prim.

— Ne m'appelle pas Prim.

— C'est que tu es collet monté, regarde un peu comme tu allonges le cou.

— Je déteste que tu m'appelles Prim. Regarde, le voilà qui revient. Il vient de se cacher derrière un arbre.

Nanny cherche et lui sourit :

— On dirait que tu attires les *sidhes*.

— Oui, j'aimerais qu'ils jouent avec moi pendant toute la vie.

— Si tu lis, Prim, tu ne te sentiras jamais seule. Les *sidhes* te tiendront compagnie.

Dans la nursery, la fillette les dessine sur le mur et sa mère ne la gronde pas car elle-même peint les couvercles de boîtes qu'on vend dans les fêtes de charité. Maurie dessine des fleurs, qu'elle colorie ensuite, Leonora des chevaux et elle accumule les poneys sur le mur blanc. Maurie admire l'adresse de sa fille : "C'est très bien ce que tu as fait."

Si Nanny lui demande quel est le jouet qu'elle aime le plus, Leonora répond :

Tartare est mon préféré. Il déteste mon père.

Si on la gronde, elle enfourche le cheval. Si Gerard ne veut pas l'accompagner au jardin, elle monte *Tartare* jusqu'à ce que quelqu'un entre dans la nursery. Si on la prive de dessert à l'heure du repas, le balancement de *Tartare* supplée largement à la saveur de n'importe quel gâteau au chocolat.

L'odeur des plats qu'on prépare l'attire, peut-être parce qu'il est interdit d'entrer dans la cuisine. C'est dans cet antre que mijotent les mystères des *steak and kidney pies*, du *roast beef* et du *haddock*. La cuisinière, vieille et racornie, recroquevillée à côté du poêle, attend que le consommé se mette à moutonner. Sa fille, qui lui sert de marmitonne, lui dit d'aller se coucher, nom de Dieu, si elle se sent mal ; elle-même peut parfaitement la remplacer.

— Tu te plains toute la journée, maman.

— Sale bête ! — crie la cuisinière. Je crève de douleur et tu n'as même pas pitié de moi !

— Pourquoi tu ne préfères pas te pendre ? Les arbres ne manquent pas dehors et la corde est bon marché.

— J'aurais dû te noyer quand tu es née — répond la vieille, ridée de fureur.

Les gens peuvent-ils se traiter de la sorte ? Leonora entre dans un monde différent de celui de la nursery, comme l'est également celui de l'écurie, auquel elle sait accéder sans rencontrer

personne qui pourrait l'empêcher de monter à cru, d'étreindre le poulain qui dresse les oreilles et piaffe à son arrivée. Dans la cuisine domine l'odeur de l'agneau. La soupe qui bout cuisine avec la litière, le fumier, l'aventure, le crin flottant au vent auquel s'agripper pour ne pas tomber, et la découverte, car, en plus des couteaux, les tiroirs renferment des odeurs qui à coup sûr viennent de Mésopotamie.